

« Heimat » est un sentiment qui est façonné par les lieux, l'expérience et le souvenir

Un entretien avec l'auteure Nora Krug* sur son livre
Heimat. Un album de famille allemand

» Nora Krug, illustratrice et auteure née à Karlsruhe, a intitulé son livre *Heimat*. C'est cet ouvrage que nous avons choisi pour illustrer la couverture de ce numéro de *Dokumente/Documents*. *Heimat*, c'est une histoire de famille qui, avec des illustrations, des textes, des photographies et des documents, capture la recherche de souvenirs et d'événements historiques, posant des questions essentielles sur l'histoire contemporaine et le rôle du souvenir dans le développement de l'identité. Dans un entretien accordé à *Dokumente/Documents*, l'auteure, qui vit à Brooklyn, explique ce que « Heimat » signifie pour elle.

Votre livre *Heimat – Un album de famille allemand* est un voyage de recherche sur vos propres racines familiales que vous capturez dans des textes manuscrits, des dessins, des photos et des images. Avez-vous choisi sciemment cette forme ouverte parce que les souvenirs naissent généralement de nombreuses petites impressions, d'images, d'émotions et de perceptions sensorielles ?

Oui, c'est certainement l'une des raisons pour lesquelles j'ai choisi ce format spécifique pour mon livre. Le souvenir est fait de nombreuses impressions et il est bien sûr fortement influencé par les images. J'ai utilisé des photos chaque fois que je trouvais plus important de représenter un moment historique particulier du récit. Les illustrations m'ont servi chaque fois qu'il n'existait pas de vraies « preuves » et que je devais m'appuyer sur mon imagination. Le format « traditionnel » de la nouvelle graphique, basé sur des encadrés et des bulles de texte, m'a paru trop restrictif, et je craignais que ce format n'offre pas assez d'espace pour une expression visuelle diversifiée, qui comporte plusieurs niveaux. C'est aussi pour cette raison que j'ai choisi une forme plus ouverte.

Le livre raconte aussi les nombreuses conversations que vous avez eues avec votre famille. Une fois, vous êtes allée avec votre père dans sa ville natale de Kilsheim, près de Karlsruhe. Pour votre père, c'était un endroit familier, sa « Heimat » – pour vous et votre frère en revanche, c'était un endroit étranger. Vous vivez vous-même à New York depuis 17 ans. Pour vous, qu'est-ce que la « Heimat » ?

« Heimat » est un terme qui est insaisissable pour moi – et qui le restera probablement. Pour moi, il est étroitement lié aux souvenirs d'enfance. Avec des promenades dans le Palatinat ou en Forêt Noire, avec de la soupe de « Leberknödel » (boulettes de foie), avec les chansons que j'associe à ce paysage (et

* Nora Krug est née à Karlsruhe en 1977 et a étudié la scénographie, le cinéma documentaire et l'illustration. Ses dessins et ses histoires illustrées paraissent régulièrement dans de grands quotidiens et magazines tels que le *New York Times*, le *Guardian*, *Le Monde Diplomatique*. Nora Krug est professeure d'illustration à la Parsons School of Design et vit à Brooklyn. Son livre *Heimat. Un album de famille allemand* a été publié par Penguin Verlag Hardcover.

avec la beauté mélancolique de ces chansons) et bien sûr surtout avec ma propre famille. Pour moi, la « Heimat » est quelque chose qui n'existe que dans le passé, puisque je vis à l'étranger depuis 20 ans. Je me sens chez moi à New York et je me sens aussi profondément liée à l'Allemagne. Mais aujourd'hui, je n'associerais le terme de « Heimat » à aucun des deux pays, parce que j'ai quitté l'Allemagne il y a longtemps et que je n'ai pas grandi en Amérique, je n'ai donc pas de souvenirs d'enfance ici.

Comment le souvenir - d'après votre expérience - change-t-il au fil des générations et des migrations ? De votre point de vue, quel rôle joue le souvenir dans l'identité culturelle ? Pourquoi le souvenir n'est-il jamais complet ?

Le souvenir peut se transformer. C'est quelque chose qui est dans un état de changement constant, que nous relativisons sans cesse en fonction de nos expériences dans le présent. Quelque chose qui a déclenché la douleur en nous il y a des années peut, selon les expériences que nous faisons plus tard, être perçu comme encore plus douloureux ou moins douloureux avec le recul. Nous savons désormais que les souvenirs négatifs « hérités » peuvent même affecter la structure génétique d'une personne. Selon la façon dont on parle des souvenirs dans une famille, ils façonnent notre compréhension des événements historiques et personnels et notre propre identité culturelle. Quand une famille ne parle pas du tout de souvenirs (comme c'était le cas avec la famille de mon père), cela laisse bien sûr des traces émotionnelles qui affectent la compréhension de notre propre histoire familiale et celle de l'histoire politique de notre pays.

Quand on quitte son pays et qu'on émigre dans un autre pays, une autre culture, le souvenir de son propre passé, de sa propre culture, prend une nouvelle signification, qui est marquée tantôt par la sentimentalité, tantôt par le refoulement et la volonté d'oublier. Notre cerveau choisit les souvenirs que nous autorisons et ceux que nous percevons comme non pertinents, ceux que nous tentons de refouler. Le souvenir ne peut donc fonctionner que de façon fragmentaire. S'adapter aux conditions du nouveau pays est un processus de survie tout à fait naturel qui relativise aussi le souvenir. Si vous vivez dans un autre pays, vous passez toujours d'une culture à l'autre, vous ne possédez plus une identité culturelle qui fait uniquement référence aux expériences et à l'histoire d'un seul pays.

Je n'aurais jamais écrit mon livre *Heimat* si je n'avais pas quitté l'Allemagne, parce que je n'aurais pas eu la distance nécessaire vis-à-vis mon propre pays. En travaillant sur mon livre, que j'ai écrit « de loin », de nombreux souvenirs d'enfance dont je n'étais plus consciente ont refait surface dans ma conscience, y compris des souvenirs liés aux histoires de guerre. Rétrospectivement, cependant, je ne sais pas vraiment si ces souvenirs m'ont marquée autant que je les perçois aujourd'hui avec le recul, ou s'ils ne sont devenus si présents que parce que j'ai écrit un livre sur la guerre.

On dit souvent que la « Heimat » n'est pas un endroit, mais plutôt un sentiment. Pourquoi est-il si difficile pour beaucoup de personnes d'associer ce concept à des sociétés multiculturelles et ouvertes ?



Nora Krug vit à New York.

Personnellement, je crois que le concept de « Heimat » est fortement lié à des lieux spécifiques, que ce n'est pas seulement un sentiment, parce que le lien physique avec notre environnement que nous ressentons et développons dans notre enfance façonne énormément notre sentiment d'appartenance : l'odeur de la mère, le bruit de la clé dans la porte d'entrée quand le père rentre à la maison, la couleur que les baies des sorbiers laissent sur le sol dans le jardin de devant, le chant du merle qui chante tous les printemps (à New York, cet oiseau n'existe pas). Ces perceptions vécues physiquement créent un sentiment de sécurité dans notre conscience d'enfant – à condition que nous ne les associons pas à quelque chose de négatif.

Je crois que beaucoup de gens ont peur de perdre cette revendication physique d'un lieu en raison de la mondialisation. Je comprends cette crainte et je crois aussi que nous devons, tout particulièrement en tant qu'Allemands accablés par notre histoire, cultiver une relation positive avec notre pays, notre patrimoine culturel et la conscience de notre « Heimat », et que nous devons également développer une compréhension de soi culturelle qui, de par sa nature, est très spécifiquement allemande (à travers une compréhension régionale et supra régionale de la « Heimat »). Néanmoins, nous devons être conscients du fait que les sociétés ont toujours été façonnées par les vagues migratoires au cours des siècles, qu'elles ont toujours été et doivent toujours être en évolution, qu'il n'existe et n'a jamais existé de société allemande primitive pure. Il serait naïf de prétendre que nous n'avons pas été façonnés par ces expériences (ou également par nos expériences de guerre) de la même manière que nous avons été façonnés par nos acquis culturels, dits « allemands ». Notre conscience et notre identité alle-

mandes sont façonnées par toutes ces expériences, car les sociétés n'existent jamais dans un vide historique.

Le problème, c'est que certaines personnes ne croient pas qu'une société ouverte et mondialisée puisse effectivement être compatible avec le sentiment de « Heimat » et de protection de cette « Heimat ». Je pense que cette séparation dans l'esprit de certains Allemands a été causée par les critiques très polémiques du concept de « Heimat » dans la période de l'après-guerre. Je voudrais voir une société allemande qui ne cesse de parler ouvertement et de manière critique de son passé politique, mais qui célèbre en même temps son héritage culturel, cultive l'amour de la « Heimat », et peut même développer une fierté nationale saine. Cela ne devrait pas être une contradiction.

Lors de votre visite à Kulsheim, vous enregistrez ce que votre père vous raconte sur le passé et la vie qu'il a menée là-bas. Et vous documentez ce à quoi vous n'obtenez pas ou peu de réponses, par exemple quand il répond « le souvenir des Juifs à Kulsheim était inexistant ». Qu'est-ce que cette réponse a déclenché en vous ?

Cela m'a fait comprendre que même la supposée inexistence du souvenir laisse des traces, peut-être même des traces plus fortes que celles des souvenirs que l'on formule. Plus on dissimule, plus le manque devient présent, l'absence de ce qui était autrefois – en l'occurrence les personnes qui ont autrefois fortement influencé la culture allemande et dont l'absence est très palpable.

Avons-nous la responsabilité de transmettre entièrement notre histoire ?

Comme tous les autres pays, nous avons la responsabilité d'apprendre notre histoire, de lui faire face avec un regard ouvert, de l'affronter, de la relier au présent et à l'avenir, d'en tirer des leçons et de la transmettre de façon responsable aux générations futures.

Dans la perspective du débat actuel et le nouvel essor que connaît le concept de « Heimat » en Allemagne, comment expliquez-vous la soudaine importance de ce terme ?

De nombreuses personnes se sentent menacées par la mondialisation et les nouveaux défis et changements engendrés par les vagues migratoires, et elles aspirent donc à un concept de « Heimat » plus simple et que l'on puisse définir clairement. Ces craintes doivent être prises au sérieux car elles sont compréhensibles. Cela ne devient problématique que si le dialogue n'est plus possible, si un seul point de vue est perçu comme « patriotique », et tous les autres comme « non patriotiques », si aucune interaction respectueuse mutuelle n'est plus possible, si les minorités culturelles ou religieuses sont jugées de manière précipitée et donc isolées. L'isolement de groupes individuels entraîne toujours des problèmes bien plus graves.

Considérez-vous le terme, tel qu'il est actuellement utilisé dans le débat politique, comme un concept exclusif ou inclusif ? Quel concept de la « Heimat » défendez-vous ? Comment l'associer de manière significative à la mondialisation, aux migrations et à la diversité ?

Personne ne peut revendiquer un droit exclusif sur le terme « Heimat ». « Heimat » peut signifier quelque chose de différent pour chacun, et ces différents « modèles » doivent pouvoir coexister pacifiquement. Je crois aussi qu'une personne qui quitte son pays d'origine – comme moi ou comme un réfugié qui vient en Allemagne – a la responsabilité de comprendre l'autre pays dans lequel elle est admise (et doit être chaleureusement accueillie) et de respecter et accepter son cadre culturel - sans avoir à abandonner sa propre conception de « Heimat ».